

L'appel n'est pas resté sans résultat. Déjà des officiers de la brigade de topographie des Alpes-Maritimes avaient visité et battu vainement le sommet de la montagne; des agents des chemins, envoyés par le Préfet du département, le visitèrent et le fouillèrent à leur tour; inutile de dire que ce fut avec le même complet insuccès. Pressé d'expliquer cette disparition incompréhensible du monument, M. Blanc aurait répondu « qu'il fallait que la pierre eût été emportée par une avalanche » !... sans doute l'avalanche formée des neiges « persistantes » accumulées depuis 1879. Il était, du reste, fort heureux qu'elle eût été emportée par une avalanche plutôt que par le diable; car si les deux explications eussent été aussi croyables l'une que l'autre, il restait toujours avec la première au moins l'espérance d'en retrouver, quelque jour, les débris. C'est, en effet, ce qui ne tarda pas à arriver. En parcourant avec un des membres du Club alpin français de la section des Alpes-Maritimes le flanc de la montagne, M. Blanc crut reconnaître le cippe d'Ahenobarbus dans un bloc à moitié enterré que couronnait une sorte de corniche brisée. Bien vite portée à Nice, l'heureuse et triomphante nouvelle fut en toute hâte transmise à Paris sur les ailes de l'électricité avec demande de crédit des sommes nécessaires pour l'extraction, la descente et l'envoi à Saint-Germain; le tout fut immédiatement accordé. Il ne restait plus, pour être enfin en possession du précieux monument depuis si longtemps désiré et pour avoir gain de cause avec éclat contre une condamnation inique, qu'à inviter M. Blanc à vouloir bien retourner, accompagné de quelques ouvriers, vers la pierre, afin de la faire déterrer et afin de jalonner le chemin par lequel on pourrait ensuite aller sans lui la chercher.

Des délégués de la Société des sciences, lettres et arts de Nice, plusieurs membres du Club alpin voulurent être de la partie, et, par une belle matinée, le 10 novembre 1883, le cœur en fête, on se mit résolument en route. Tout alla à souhait pendant les premières heures; mais, après une halte à Lantosque, on remarqua avec inquiétude que le chef de l'expédition, qui, peu d'instants après la sortie de ce village, était retourné sur ses pas, ayant sans doute oublié quelque chose, tardait bien à reparaître. On continua toutefois, non sans interroger souvent du regard l'espace en arrière, à s'acheminer vers la cabane forestière qui était le terme de l'étape de la journée. Peut-être y trouverait-on M. Blanc arrivé le premier; peut-être avait-il été effrayé par la perspective d'une nuit à passer dans une baraque en planches à 1.800 mètres d'altitude; mais à coup sûr ne manquerait pas de rejoindre ses compagnons le lendemain de bonne heure.

Vaine attente! La petite troupe dut enfin acquiescer à la désolante persuasion qu'elle était abandonnée de son chef. M. Pomateau, le membre du Club alpin qui avait, peu de jours auparavant, vu le bloc mi-enfoui, devint le guide de l'exploration.

Facilement il reconnut les endroits précédemment parcourus, l'aspect des lieux et enfin la pierre elle-même, qu'on se mit en devoir de déchausser avec le pic et la pioche et non sans peine, le sol étant profondément gelé. C'était une pierre absolument brute; ce qui avait été pris pour une façon de corniche saillante n'était autre chose qu'une autre pierre brute, plate, juxtaposée par hasard et non adhérente... Il n'y avait plus qu'un parti à prendre: rire de la déconvenue; c'est en quoi chacun s'exécuta de somnieux, ne fût-ce que pour égayer le retour (Voir *Bull. Épigr.*, 1883, p. 315).